

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot
à l'hôtel du « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse.

LE FIGARO

« Loué par ce ux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N°s 102-46 — 102-47 — 102-48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15	30	60
Départements	18	35	70
Union postale	21	40	80

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Demain le FIGARO
paraîtra avec HUIT pages

SOMMAIRE

Le laurier-sauce : LUCIEN DESCAVES.
Une enquête sur le rapprochement franco-allemand : Une lettre de Saint-Saëns.
Les fêtes d'Orléans : JULIEN DE NARFON.
A Longchamp : REGINA.
L'assemblée générale de l'Union du commerce : M. L.
Doux pays : FORAIN.
Notes parlementaires du Bistouille, député.
La grève de l'alimentation : JEAN DE PARIS.
Un bon placement : CH. DAUZATS.
Journaux et Revues : ANDRÉ BRUNIER.
Edouard Sonzogno : SERGE BASSET.
Trente Ans de théâtre : ADRIEN BERNHEIM.
La Vie aux champs : LOUIS TERNIER.

Le Laurier-Sauce

Comme il est loin, le temps des vocations littéraires ou artistiques contraires, et comme les pères d'aujourd'hui ressemblent peu aux pères contemporains de la Bohème galante de Gérard de Nerval et des Scènes de la vie de bohème de Murger !

C'est la réflexion qui me venait à l'esprit, l'autre jour, en lisant deux lettres inédites qu'un marchand d'autographes proposait à ma convoitise.

Ces lettres, datées l'une de 1836 et l'autre de Vienne (Autriche) 1841, étaient signées G. Labrunie et adressées par l'auteur des *Filles du feu* à son père.

On sait que Labrunie, Gérard Labrunie, était le véritable nom du gracieux écrivain — plutôt une âme qu'un homme, a dit de lui Henri Heine — qui adopta le pseudonyme de Gérard de Nerval, par respect filial et pour ne point indisposer davantage contre lui un chef de famille imbu des préjugés de sa condition et de son temps.

Etienne Labrunie, en effet, ancien chirurgien de la Grande Armée, réduit à l'inaction autant par les suites d'une blessure reçue à Vienne que par la chute de l'Empire, avait entrepris de former un fils qui lui fit honneur, dans une carrière estimable comme la médecine, la diplomatie ou la haute administration. Il méprisait les songes-creux, les artistes, les paresseux et les inutiles, et Gérard l'avait amèrement déçu en recherchant la société de ces gens-là d'abord, et puis en rêvant avec eux. A compter de ce jour, le père Labrunie, déjà solitaire et taciturne, se désintéressa de son unique enfant et vécut loin de lui.

Il était presque octogénaire en 1855, quand Auguste de Chailion, un matin de janvier, vint lui apprendre qu'on avait trouvé Gérard de Nerval pendu au barreau d'un soupirail, rue de la Vieille-Lanterne.

Et que dit le vieillard ?
— Ah ! le jeune homme est mort... (Gérard avait quarante-sept ans.) Le pauvre garçon ! je le regrette fort. C'était un bon sujet, qui venait me voir par intervalles. Je n'aurais pas, dites-vous, à me préoccuper de ses obsèques... C'est pour le mieux, car à mon âge et dans l'état de santé où je suis, il me serait difficile de remplir ce devoir.

Et ce fut tout. Le docteur Labrunie se détourna de cette tombe superflue, car celui qu'il continuait d'appeler le *jeune homme*, par habitude, était mort à son cœur depuis longtemps déjà.

Le père insensible avait lu, cependant, les lettres que l'on me communiquait... Elles répondent — à j'ai toutes raisons de le présumer — à un refus, refus d'argent sans doute, que Gérard avait essuyé de la part de son père. Il est même infiniment probable que celui-ci en profitait pour reprocher à son fils une conduite et des fréquentations indignes d'un homme de trente-deux ans qui a dévoré deux héritages et se montre incapable de gagner sa vie, car le doux Gérard croit devoir se justifier et justifier ses amis.

Non, ils ne sont pas responsables de ses embarras passagers. Gautier lui a procuré le feuillet de la *Presse*, soit 250 francs par mois. Sa collaboration avec Alexandre Dumas lui a rapporté 6,000 francs par *Piquillo* et 2,000 francs pour *L'Alchimiste*. Il a d'autres obligations à Hugo, à Balzac, à Houssaye, à Janin, qui le retireraient de la bohème plutôt que de l'y jeter. Enfin, il n'est plus le premier venu. Son nom est célèbre à Vienne même, où Gérard passe l'hiver. Il est reçu à l'ambassade, où il rencontre souvent le prince de Metternich... Les salons que ne lui a pas ouverts la diplomatie, la littérature les lui rend favorables...

La lettre, dont je ne donne de mémoire que la substance, est d'un tour charmant et d'une sincérité ingénue. On souhaiterait qu'elle se terminât par un emprunt de vingt-cinq louis, si l'on ne savait que la correspondance a commencé par là.

Le fait nous est certifié par M. Gautier-Ferrères, dans le beau livre de piété littéraire qu'il a consacré à la vie et à l'œuvre de Gérard de Nerval.

On voit que le poète, ou par intermittence, par intermittence aussi avait de la sagesse à revendre, notamment dans les considérations générales suivantes :

« Les jeunes gens qu'une malheureuse ou heureuse vocation pousse dans les arts ont, en vérité, beaucoup plus de peine que les autres par l'éternelle méfiance que l'on a d'eux. Qu'un jeune homme adopte le commerce ou l'industrie, on fait pour lui tous les sacrifices possibles,

on lui donne tous les moyens de réussir et, s'il ne réussit pas, on le plaint et on l'aide encore. L'avocat, le médecin peuvent être fort longtemps médecins sans malades ou avocats sans causes, qu'importe ! Leurs parents s'ôtent le pain de la bouche pour le leur donner. Mais l'homme de lettres, lui, quoi qu'il fasse, si haut qu'il aille, si patient que soit son labeur, on ne songe même pas qu'il a besoin d'être soutenu aussi dans le sens de sa vocation, et que son état, peut-être aussi bon matériellement que les autres — du moins de notre temps, — doit avoir des commencements aussi rudes. »

La jolie page ! Et au coin de quelle déférence sont marquées ces observations que le bon Gérard rend impersonnelles uniquement, semble-t-il, pour que son père ne s'en offense pas ! « La méfiance que l'on a... On fait pour lui tous les sacrifices... on le plaint, on l'aide... On ne songe pas que l'écrivain a besoin d'être soutenu... » Le docteur Labrunie, à qui la leçon s'adresse, peut en profiter sans paraître s'apercevoir qu'elle lui est infligée.

La suite n'est pas moins mesurée, affectueuse et réfléchie :

« Il faudrait donc, après une épreuve suffisante, après la conviction acquise d'une aptitude vraie, en prendre son parti des deux parts et rentrer dans les relations habituelles, dans la confiance et sympathie amitié qui règne d'ordinaire entre pères et enfants déjà avancés dans la vie. Si, depuis quatre ans, je n'avais su que tu ne pouvais faire aucune dépense excessive, certainement il y aurait eu des instants où une aide très légère m'aurait fait gagner beaucoup de temps. Le travail littéraire se compose de deux choses : cette besogne des journaux qui fait vivre, mais qui ne conduit ni plus haut ni plus loin ; puis, le livre, le théâtre, les études artistiques... qui ont besoin toujours de travaux préliminaires fort longs et de certaines époques de recueillement et de labeur sans fruit. Mais aussi là est l'avenir, l'agrément, la vieillesse heureuse et honorée. »

Le père Labrunie céda, envoya la somme demandée, et il faut lui tenir compte de ce bon mouvement. Peut-être, après tout, son écorce rugueuse cachait-elle une sensibilité blessée, et le vieillard eût-il pu dire, comme Chamfort : « Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misanthrope n'a jamais aimé les hommes. »

Il n'est pas moins vrai que les préventions des pères de cette espèce ont engagé dans la bohème d'ailleurs plus de jeunes gens qu'ils n'en ont détourné. Une vocation sérieuse ne se laisse pas réduire par la famine. Mais la famine engendre les entreprises éphémères, les expédients... et le talent se déchire à ces ronces du chemin. Toute une génération — au moins — a été victime du mot de Balzac à Daumier : « Si vous voulez avoir du génie, faites des dettes ! » Paradoxe fâcheux que les parents surtout ont pris au pied de la lettre et dont ils se sont autorisés pour mettre obstacle à des vocations déclarées. C'est encore sous l'impression de cette imprudente parole que le père d'un excellent romancier de mes amis disait à son fils, il y a une quinzaine d'années, lorsque celui-ci manifestait l'intention d'embrasser la carrière littéraire :

— Soit... mais surtout, pas de génie, hein ?

Les temps sont bien changés et les pères d'à présent sont de meilleure composition que ceux d'autrefois. Les premiers admettent, avec Gérard de Nerval, ce fou, que l'état d'homme de lettres « peut être aussi bon matériellement que les autres », et la difficulté même des commencements ne refroidit pas leurs indulgentes dispositions.

La disparition de la bohème, de ses us et coutumes, a facilité ce revirement. Il n'y a pas que les parents, d'ailleurs, qui considèrent aujourd'hui les lettres et les arts comme des métiers lucratifs ; c'est aussi l'opinion des écrivains et des artistes en général, à leurs débuts. Il ne s'est point réformé de cénacles comme ceux de la rue du Doyenné ou des Buvards d'eau, parce que la jeunesse n'a plus maintenant de temps à perdre. Elle bûche, au sortir du lycée, pour mériter de nouveaux prix : ceux que l'on a institués à dessein, dirait-on, de relever la littérature dans l'estime des familles, par les avantages pécuniaires qui accompagnent l'inscription au tableau d'honneur.

Un lauréat du prix Goncourt me racontait que sa mère l'avait toujours dissuadé de chercher dans les lettres des moyens d'existence, mais qu'elle avait reconnu son erreur en apprenant que le montant du prix par son fils obtenu était de cinq mille francs.

Plus encore que le roman, un peu délaissé, le théâtre rallie les parents à des projets d'avenir qu'ils eussent autrefois condamnés. Les jeunes auteurs dramatiques sont légion ; mais la gloire qui les pèsera de leur peine enfleuse moins, j'en ai peur, leur entourage que les droits d'auteur attachés à une industrie prospère. Le théâtre est devenu sinon un placement, du moins une espérance de père de famille.

Les professions naguère encore en odeur d'hérésie sont réhabilitées et il a déjà bien vieilli le mot de Mme Vigonon s'exclamant, dans les *Corbeaux*, d'avoir invité le professeur de musique de sa fille à un dîner intime :

— Je sais bien que c'est un artiste, mais justement nous n'avons pas voulu le lui faire sentir !

Les familles rachètent même leur longue hostilité par un empressement dépassant les bornes qu'il semblait raisonnable de lui assigner. Ce n'est plus seulement aux travaux littéraires d'un fils que le père et la mère font confiance ; la jeune fille bénéficie de la même complaisance et l'on se penche avec intérêt sur les vers et sur la prose qu'elle sème à profusion et non sans grâce, parfois.

Il n'y a qu'un mot à changer dans cette

légende de Gavarni, où s'épanouit la prodigieuse d'une mère :

« Celle-là écrit !... »

Je me trouvais, l'autre jour, chez un éditeur. Un monsieur grisonnant et distingué vint réclamer un manuscrit qu'il avait déposé au nom de sa fille, un petit prodige âgé de quinze ans.

— Vous avez lu cela ? demandai-je à l'éditeur quand le monsieur fut parti.

— Oui, me répondit-il : c'est une histoire d'amour pour vos fils... quand ils auront vingt ans !

J'ai indiqué les raisons de cet esprit nouveau. L'appât des concours, des prix, des gros tirages, des centimes à fini par triompher des préventions que nourrissaient à l'endroit de la production littéraire les parents de la vieille école. Le laurier menaçant le front de leur enfant inquiétait ces bonnes gens ; le laurier-sauce les rassure et décide les parents d'aujourd'hui.

Ne ramène-t-il pas l'ambition du fils aux principes qui ont guidé le père dans sa poursuite de la fortune et dans l'administration des affaires ? Et comme on comprend alors le sens de cette recommandation : « Surtout... pas de génie ! »

Lucien Descaves.

Échos

La Température

La pression reste basse du nord au sud du continent, et des minima persistent vers la Baltique (745^{mm}) et sur le golfe de Gènes (748^{mm}). Une hausse assez importante s'est produite dans l'ouest de la France (765^{mm}).

Hier, à Paris, la hauteur barométrique était à midi : 758^{mm}.

La mer est très houleuse sur la Méditerranée.

Des pluies sont tombées sur le nord et l'ouest de l'Europe. En France, il a plu à Clermont, à Rochefort, à Nancy, au Havre et à Paris, où la journée d'hier n'a été qu'une suite d'averses. En outre, la température s'est encore abaissée sur nos régions. Le thermomètre marquait hier matin, à Paris, 23 au-dessus de zéro et 11^e seulement l'après-midi.

On notait 4° à Clermont, 7° à Bordeaux et à Toulouse, 11° à Perpignan et à Cette, 17° à Orléans et à Alger. Dans nos stations élevées : 7° au-dessus de zéro au puy de Dôme et 14° au pic du Midi.

En France, le temps va rester frais ; des averses sont probables dans le nord et l'est. (La température du 28 avril 1907 était, à Paris : 5° au-dessus le matin et 11° l'après-midi ; baromètre, 756^{mm} ; temps très frais.)

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Cloud. — Gagnants du *Figaro* :

Prix de la Passerelle : Toia ; Ambigu.
Prix de la Bataille : King James ; Kaa.
Prix Le-Roi-Soleil : Ganelon II ; Luzerne.
Prix des Glaiens : Topola ; Loucrup.
Prix des Bouttes : Pain d'Épice ; Fidèle.
Prix des Piqueurs : Toia ; Madge.

LA DESCENTE

L'audience accordée hier aux délégués des patrons de restaurant par le président du Conseil nous révèle des dispositions ministérielles singulièrement inquiétantes. M. Clemenceau est pour la Confédération générale, par conséquent contre les patrons. Eltonnez-vous, dès lors, de la longueur de la grève, de son étendue toujours plus grande et des exigences chaque jour plus insolentes de la Bourse du travail.

M. Clemenceau, nous dit l'*Agence Havas*, a vivement insisté pour que les patrons reconnaissent le syndicat ouvrier et entrent en pourparlers avec lui ; et il s'est montré surpris que les restaurateurs syndiqués refusent le même droit à leur personnel.

Créer une telle équivoque, c'est vouloir flatter outre mesure les grévistes. Les restaurateurs n'ont jamais refusé à leur personnel le droit de se syndiquer ; ils considèrent, au contraire, que ces groupements peuvent favoriser de part et d'autre l'étude des questions professionnelles et faciliter leur solution. Mais s'ensuit-il que le jour où le restaurateur Durand ou le restaurateur Henri voudront s'entendre avec leurs employés sur l'établissement d'un meilleur régime de salaire ou de travail, c'est à leurs syndicats respectifs qu'ils devront demander la permission préalable ? Et quelle partie d'intérêts ou de gains peut-il y avoir entre le garçon du Café de Paris et le garçon du Lac Saint-Fargeau ?

Mais non ! cent fois non ! il n'y a aucune comparaison possible. Le salaire ne peut pas, non plus, être identique pour le travailleur et pour le faïencier. M. Clemenceau le sait parfaitement : il y a là deux situations et deux questions absolument distinctes ; et si l'on semblait de les confondre, c'est pour effrayer le bon patron et plaire au mauvais ouvrier.

Eh bien ! cette politique-là, nous ne saurions trop le répéter, nous mènera à bref délai à la crise commerciale et industrielle la plus grave, au désordre des esprits, au désordre de la rue, à la révolution, à la ruine.

Il faut qu'un geste d'énergie arrête, sur cette pente fatale, le pas.

Ce geste, nous le demandons à ceux-là mêmes qui sont encore au pouvoir, aux ministres actuels ; mais s'ils n'ont pas le courage de le faire, s'ils sont les prisonniers des socialistes, des collectivistes, des anarchistes, s'ils sont les complices de cette monstrueuse Confédération générale du travail ou plutôt de la grève, qu'ils passent la main, qu'ils s'en aillent avant qu'on les chasse. Il y a toujours, dans une Chambre française, une majorité dévouée pour un cabinet qui sait fermement ce qu'il veut, mais quand un ministère s'abandonne, la majorité féroce l'abandonne encore plus vite. Il n'y a

donc pas pas d'hésitation possible sur la conduite à tenir.

L'ère des difficultés, dont parlait jadis Gambetta, est close ; l'ère des périls est revenue, et il n'y a pas un instant à perdre pour essayer de sauver la liberté.

A l'heure présente, il n'y a pas à se le dissimuler, la République, qui a fait depuis trente années une ascension constante et parfois imprudente, est bien près d'avoir atteint les limites de l'air respirable. Si le capitaine de la nacelle ne change pas l'orientation, si le lest (c'est le socialisme), la République peut descendre avec la vitesse d'un ballon désemparé. Et gare à la descente ! — Gaston CALMETTE.

A Travers Paris

S. M. le roi de Siam n'est attendu à Paris que dans le courant de juin.

Il compte, en effet, passer un mois environ à San-Remo, où il vient de s'installer, et ne venir ici qu'après les fêtes officielles et la réception de LL. MM. le roi et la reine de Norvège.

Il semble que notre 1^{er} mai, dont on parle tant chaque année, n'ait jamais été pris au sérieux à l'étranger, et nous devons nous en féliciter.

L'an dernier, S. M. le roi Oscar de Suède avait justement choisi la veille de ce grand jour pour venir prendre l'air de Paris, et il offrait, le 1^{er} mai, un déjeuner à l'hôtel de la légation de Suède, avenue Marceau.

Le lendemain, le roi d'Angleterre arrivait à son tour, pour passer une semaine parmi nous.

Cette année, S. M. Edouard VII revient à la même époque nous rendre visite. Mais il avance d'un jour son voyage à Paris car c'est pour après-demain mercredi 1^{er} mai qu'on annonce son arrivée.

Il est donc écrit que nous aurons toujours au moins un souverain parmi nos hôtes en cette grande journée.

On saura gré à S. M. Edouard VII, comme on a su gré à S. M. Oscar II, de montrer ainsi tant de bonne grâce, d'esprit et de confiance dans la sagesse du peuple de Paris, enfant terrible, mais toujours bon enfant au fond, et toujours courtois pour ses hôtes.

Le Conseil de ce matin.

Très importante réunion des ministres, ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Fallières. Il s'agira de se prononcer sur les mesures à prendre vis-à-vis des fonctionnaires récemment traduits devant des conseils de discipline, c'est-à-dire MM. Nègre, instituteur ; Clavier, gratier ; Simonnet, Almaric, Quilici, postiers. On sait que le premier a été acquitté et les autres proposés pour la révocation. Mais ce n'est là qu'un avis qui ne lie pas le ministère responsable, et il y a donc lieu de se demander ce que fera le Conseil.

On prétend qu'en présence de certaines divergences qui se seraient manifestées dans son sein, il s'arrêterait, comme on dit, à une cote-matée. On ne révoquerait personne, mais on frapperait tout le monde. Nègre, quoique acquitté, subirait une peine disciplinaire, et les autres, en revanche, verraient leur révocation commuée en une sanction moins grave. Ce serait, en quelque sorte, le nivellement des mesures adoptées.

On espérait ainsi ne mécontenter entièrement personne, et il est probable que, comme il arrive toujours, on se mettrait tout le monde à dos. Quoi qu'il en soit, chacun dans le Conseil prendra sa part de responsabilité. Les ministres seront, en effet, au grand complet. Tous ceux qui étaient en congé ont été invités à interrompre leur villégiature, et ils se trouvent être ainsi les premières victimes des libertés déjà si grandes qu'ils ont laissées prendre à leurs fonctionnaires.

Liberté, liberté chérie !...

On télégraphie d'Oyonnax, dans l'Ain, qu'une conférence avait été organisée dans cette localité en l'honneur de la venue de Mgr Labouche, évêque de Belley, qui avait bien voulu accepter de parler sur ce sujet : « L'Eglise et les ouvriers ». La conférence était privée et l'on n'y pouvait être admis, par conséquent, que sur invitation.

Mais les socialistes ne s'arrêtèrent pas à ces mesquines considérations. Ils réclamèrent toutes les libertés pour eux-mêmes et entendirent n'en accorder aucune à leurs adversaires. Les frères et amis d'Oyonnax — car il y a beaucoup de socialistes en cette charmante localité — ont donc décidé qu'ils empêcheraient le prélat de parler, et pour cela ils n'ont rien trouvé de mieux que d'envahir la salle et d'en interdire l'entrée non seulement aux invités, mais même aux organisateurs de la conférence.

Après quoi, ravis d'avoir ainsi affirmé leurs principes libéraux, ils ont parcouru les rues en chantant l'*Internationale* et en se livrant à diverses manifestations. Tel est le régime charmant que nous promettront les socialistes pour le jour où ils seront nos maîtres. Mais, au fait, n'y a-t-il pas longtemps déjà qu'ils sont nos maîtres ?

Manifestation inopportune.

Nous comprenons parfaitement que les ministres, s'enguyant le dimanche à Paris, s'en aillent de temps en temps en province banqueter avec des radicaux ou des socialistes également désœuvrés.

Nous admettons même qu'ils profitent de l'occasion pour s'épancher dans le sein des convives, car que faire en un banquet, à moins que l'on n'y parle ?

Mais il faudrait avoir le tact d'approprier ces sortes de discours aux circonstances. Voici, par exemple, M. Chéron, qui n'est pas, il est vrai, tout à fait un

ministre, mais qui est membre, cependant, du gouvernement, et qui, en cette qualité, était allé, hier, à La Ferté-sous-Jouarre présider l'inauguration d'un monument élevé à la mémoire des enfants du pays morts pour la patrie. C'était là, incontestablement, la place d'un sous-secrétaire d'Etat à la guerre, et nous ne blâmerons certes pas M. Chéron d'avoir relevé de sa présence cette cérémonie éminemment patriotique.

Mais l'occasion était-elle bien choisie pour prononcer ensuite — *inter pocula* — un discours politique destiné à faire l'éloge du cabinet actuel et à aborder les sujets les plus irritants du moment ? A La Ferté-sous-Jouarre, ou ailleurs, il n'y a pas que des radicaux et des socialistes qui sont morts, en 1870, pour la patrie, et il eût été de bon goût, en une circonstance pareille, de se maintenir sur un terrain accessible à toutes les opinions. M. Chéron ne l'a pas compris ; mais, hélas ! il y a bien d'autres choses encore que M. Chéron ne comprend pas !...

Voici l'ordre des vacances de la seconde vente Elouard Chappey, qui commence aujourd'hui, à la galerie Georges Petit, sous la direction de M^{re} P. Chevallier et Lair-Dubreuil, assistés de MM. Mannheim, Paulme et Lasquin, experts :

Lundi 29 avril : porcelaines de Sèvres et de Vincennes ; mardi 30, porcelaines de Saxe et d'Allemagne ; mercredi 1^{er} mai, éventails objets de vitrine, montres ; jeudi 2, gravures, porcelaines variées, matières dures de la Chine, râpes à tabac, objets variés ; vendredi 3, bronzes, pendules, meubles, sièges en tapisserie, vitrines, étoffes, tapisseries, tapis de la Savonnerie.

Si l'on en croit les on dit, cette vente nous réserve des enchères vraiment sensationnelles.

La Louve, par Louis Dumont. Le public a ratifié pleinement le jugement porté par les lettrés sur ce beau livre qui nous restitue l'âme complexe et simple de Messaline dans le magnifique décor de la Rome impériale. La Louve a retrouvé le beau succès d'*Aphrodite*, et c'est justice, l'œuvre du jeune écrivain étant de tous points digne de son illustre devancier. Paul Adam, dont les *Feux d'assaut* atteignent aujourd'hui le troisième mille, a préfacé la Louve d'une enthousiaste préface.

Hors Paris

De Cannes :

M. Gaston Liégeard, fils de M. Stéphen Liégeard, le poète des *Grands Cœurs*, a été victime d'un accident qui pouvait avoir les conséquences les plus graves et qui, bien heureusement, n'aura pas de suites.

M. Gaston Liégeard était allé, hier matin, vers onze heures, en voiturette automobile jusqu'à l'extrémité de la jetée Albert-Edouard pour assister à une course de canots. Il voulut mettre la machine en marche : elle partit d'un trait. M. Gaston Liégeard fut projeté dans la mer. Par un heureux hasard, il tomba entre deux blocs de la jetée. La voiturette fit panache et resta suspendue au-dessus de sa tête.

Des pêcheurs ont tiré de l'eau M. Gaston Liégeard et ils l'ont reconduit à la villa des *Violettes*. Il en sera quitte pour de légères contusions.

D'Ostende :

La saison de 1907 à Ostende va encore dépasser, s'il est possible, en splendeurs artistiques celle de 1906 qui fut pourtant si brillante. Parmi les engagements d'artistes célèbres citons au hasard les noms : les ténors Caruso, Bonci, Slezak ; les barytons Nolé, Demuth, Duranne ; les cantatrices Frieda Hempel, Leffer-Burkhardt, Elisabeth Sandor, Aline Vollandier, Marie-Louise Humbers, cantatrice de la Cour de Russie, ainsi que les vedettes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, Covent Garden, des Opéras de Berlin, Vienne, etc., — le tout au nombre de quatre cents ! L'orchestre sera composé de tous les hauts direction du maestro Léon Rinskopf dont la réputation est universelle.

Nouvelles à la Main

Deux garçons de café se sont battus et passent en police correctionnelle. L'un d'eux explique son cas :

— Voilà, mon président : nous étions en train de nous disputer quand, tout à coup, il m'a pris par la moustache... Et le président, ironique :

— Ah ! mon ami, voilà ce qui arrive !...

Un jeune rhétoricien dit fièrement à son père, après s'être regardé dans la glace :

— Eh ! mais, je commence à avoir de la moustache !

A quoi le père, avec bonhomie :

— Alors, mon enfant, me voilà bien tranquille : tu pourras être garçon de café !

Au meeting des limonadiers :

— Oui, citoyens, il faut arriver à supprimer le pourboire...

— Il faudrait surtout supprimer le « boire », interrompit un anticoolique qui s'est faufilé dans l'assistance...

Au meeting des garçons coiffeurs, on discute le plan de campagne de la prochaine grève :

— Il s'agit, camarades, dit un des orateurs, d'adopter le meilleur système.

— Eh bien, mais le système pileux !

Le chef de cabinet de M. Chéron trouve le sous-secrétaire d'Etat à la guerre ab-

sorbé dans la contemplation de la carte de France. Il l'interroge timidement :

— C'est inouï, répond M. Chéron, me voilà obligé maintenant de piocher ma géographie !

— Et qu'y a-t-il donc ?

— Je vais présider un banquet à La Ferté-sous-Jouarre !

Le Masque de Fer.

UNE ENQUÊTE

sur le rapprochement Franco-Allemand

Une lettre de Saint-Saëns